



## Modèles linguistiques

66 | 2012

Langues et cultures régionales de France : Béarn et Gascogne (I)

---

### La confession de Jeannot

Miqueu de Camelat

Traducteur : André Joly

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ml/317>

DOI : 10.4000/ml.317

ISSN : 2274-0511

#### Éditeur

Association Modèles linguistiques

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 195-201

#### Référence électronique

Miqueu de Camelat, « La confession de Jeannot », *Modèles linguistiques* [En ligne], 66 | 2012, mis en ligne le 12 mars 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ml/317> ; DOI : 10.4000/ml.317

---

**Miqueu de Camelat**  
***La couhessioũ dou Yantin***  
*La confession de Jeannot*  
traduit en français par André Joly



## La couhessiou dou Yantin

Que credet lhèu qu'en éy aymades quoandes e quoandes ? Nou, mics, sounqu'ûe. Qu'ère ûe yoenote dous sédze, péus blounds coume û cabelh de hourmén, dab lous oelhs blus e pregouns drin eslamats, d'aquets qui-b sémble dise : « Oun bas, gouyat, hè-t ença, estangue-t drin » e beroy hèyte, e û balans de la soue persoune quoan anabe sou cami qui-b dabe û truc dous pesants au co.

Quoan de cops m'en èri anat assède debat û espi-blanc, sabé quoan tournèsse de la borde ! Qu'èri tout sé a d'aquet arcost a demourà, a demourà. Que coumpreni lou truc dou sou esclop s'abè plabut, lou lis de la soue espartégne leuyère, se lou tems ère sec. Que bedi la soue oumpre suban l'escuride, de bèt tros loegn enla, ou sounque de près, soubentotes que cantabe d'ûe bouts clare, qui-m boutabe en ûe langou estouante. Que- m passabe daban, sènze que s'en mench-hidèsse, e lou sou esclop, ou la soue espartégne que-s hasèn perdedis dens l'oumpriu de la noéyt.

Que la parley û cop de que y abè danse per la hèste au cap dou pount. Nou séy quin s'y èrem escaduts ûe doudzéne d'esbagats, tourneyan entre nous auts e espian se bère gouyate, au yessit de misse, e seré per aqui u ta l'estanga, ta l'estira drin de bou grat, drin per force, dinque au miéy de l'aròu. Permou dou mè tems, sabet las gouyates n'èren pas mètches en fèyt de danses. Que las calè parla tout dous, de loungue ma ença, ha-us proumète hère de dies per abance, e encoère n'èrem yamey segus de que bienerén. Are tant per tant se-s dits que y a bal en quauque loc, que b'en arribe û echàmi.

La Martine — qu'ère lou noum de la gouyate — e you, que-ns en dèm quauques tours amasse. E, lèu, de pòu de las machantes lengues e dous crits qui-u hasouren a case, que s'ère escapade, lèu hèyt.

Nou y a pas per dise, aquère que m'abè gahat ya. Que-ns e boulèm. E medich que coundaben de-ns maridà ta la fi dous tribalhs. N'abi qu'a ha la demande e oérat quin, û sé, m'en anabi decap au sou pay :

— Escoutat, mèste, la Martine que-m plats. Se la hasèm ? Se-b anaré de que-ns e maridèssem aquéste abor ?

## La confession de Jeannot

Vous croyez peut-être que j'en ai aimé des mille et des cents. Non, mes amis, je n'en aimé qu'une — une et une seule. C'était un vrai bouquet de jeunesse. Seize ans, des cheveux blonds comme les blés, des yeux troublants d'un bleu sombre avec, au fond, une petite flamme. De ces yeux qui semblent dire : « Mais où vas-tu, jeune homme, viens donc par ici, arrête-toi un instant ». Elle était faite au tour et savait si bien bouger son corps en marchant que mon cœur en battait la chamade.

Combien de fois ne suis-je pas allé m'asseoir sous un buisson d'aubépine à épier le moment où elle sortirait de la grange ! Soir après soir, j'étais à l'affût et j'attendais — j'attendais à n'en plus finir. Je reconnaissais le clapotement de son sabot sur le sol gorgé d'eau, et par temps sec, le frôlement de son espadrille. Je guettais l'ombre portée de son corps sur le chemin, longue et de loin venue, ou bien courte et toute proche, selon la clarté du jour. Il lui arrivait bien souvent de chanter d'une voix claire qui pénétrait mon cœur d'une étrange langueur. Mais elle passait sans me voir, et le bruit du sabot ou celui de sa sandale allait mourir dans la profondeur des ténèbres.

Un jour, je lui ai adressé la parole pour la première fois. C'était à la fête du village, au bout du pont. Je ne sais trop comment on s'était trouvés là, une douzaine de copains, à glandouiller et tourner en rond pour voir si quelque jolie fille, après la messe, viendrait à passer de notre côté. On l'aurait arrêtée, et de gré ou de force, un peu des deux, on l'aurait entraînée dans le cercle des danseurs. C'est que, de mon temps, voyez-vous, les filles ne se laissaient pas si facilement inviter pour aller danser. Il fallait leur parler avec ménagement, bien préparer son coup et leur arracher longtemps à l'avance la promesse d'une danse, sans du reste être jamais assurés qu'elles viendraient. De nos jours, pour peu qu'on sache qu'il y a bal quelque part, il vous en arrive en veux-tu en voilà.

Ce jour-là, Martine et moi — Martine, c'était son nom — on s'est fait quelques tours de danse ensemble. Mais, tout d'un coup, par crainte des commérages et des engueulades à la maison, là voilà qui s'échappe sans crier gare.

Il n'y a pas de doute, cette fille, elle m'avait tourné la tête. Et on voulait se marier. On avait même prévu la noce à la fin de l'été, une fois achevés les travaux des champs. Je n'avais qu'à faire ma demande. Un soir donc, je vais voir son paternel et je lui dis :

— Voilà, maître, la Martine, elle me plaît. Et si on fixait une date ?  
Ça vous irait qu'on se marie à l'automne ?

L'òmi, mudat coume û bencilh qui-s desplégue, que s'ère quilhat e dab lou cap adendarrè, e ûe arrise trufandère sous pots :

—Quio, hòu, e aquère que t'as pensade ?

— E o, s'ou hey.

Lou me o, qu'ère û o tremoulent. Tà dise la bertat, nou sabi oun hica-m e la hounte que-m prenè, daban aquet bielh qui sènze disé-n mey m'espiahe dab lous sous oelhs ardouns, la bouque miey oubèrte, coum se se-m boulè minya.

S'ère estat de las mies traques, s'abè coundats sounque bint ou bint e cinq ans, que m'aberi yetat lou berret per terre, que m'aberi tirat la bèste e que l'aberi dit sènze mequeya : Tè, se-t sentéches nèrbi aus canets, que s'y bam ha drin touts dus. Amasse-m lou berret se gauses ! Mes, ta û òmi atau, tiran sus lous sichante, n'abi pas lou courau dou ha miasses. E puch, qui sab, oey nou-m boulè dechà maridà, permou de quauque hum qui-u gahabe, mes lhèu dab paciènze — e lous amoureux qu'en an — tout que-s decidère autaméns. Labets que-ns en estèm sènze nat aute mout lous dus òmis. Et, û cop qui m'abi hort espiat, que-s tirè dou puchéu en hèn courre lous calhaus dou cami dab lou sou bastou d'agrèu, e, you, que-m birabi ta nouste pleyteyan en you medich. M'èri mancat de nou tourna-u cachau ? Nou, nou, tout bis se debèm èste û die pay e hilh, s'aboussem a bibe debat lou medich teyt que balè mey de que m'at beboussi are, sènze set, ta que nou-m digoussen û die : Qu'abèt hèyt au patac l'aute cop !

Lou sé, coum de coustume, e la lue que courneyabe au pè dou cèu (qu'èrem dens û tèbe brespade de yulh), que m'escadi daban la frinèste de Martine. D'ourdenàri que y'ère a demoura-m ou senou ta que s'amièsse lèu que sabi plaa balhà tres trucs sou sòu, que coumprenè e nou trigabe de paréche. Coum n'ère enloc que dèy atau dab lou bastou, mes endeballes. Sèt ores que sounèn. Que m'apressèy de la frinèste, e qu'entenouy lou pay a crida : Qu'ou bos aquet nou-m hasses dise que, qu'ou bos ? — O qu'ou bouy ! — E bé prén-lou-te, mes que-t sie per dit, nou tournes mey ta case.

Oeyt ores qu'arribèn e yamey nade Martine. Mau qu'anabe ta nous auts. Batalà ya hasèn deguéns, mes de mey en mey tout dous, e nou-n gahabi nat moutot. E calè demourà toute la noeyt enquio la maynade s'en biengousse abrigà-s debat la mie cape ?

Ballèu n'entenouy mey nat marmoulh ; que mourin las candéles au cournè dou hoec, e que s'adroumin en case de Martine. Que hasouy dus ou tres passeys encoère e, tè, que m'en tournabi.

Tel une branche pliée qu'on relâche brusquement, l'homme s'était redressé et, menton en avant, un sourire narquois aux lèvres, il me lance :

— Ben voyons, t'as sorti ça de ta petite tête ?

— Ben oui, que je lui fais.

J'avais prononcé « oui » du bout des lèvres. En fait, je ne savais pas où me fourrer, j'étais saisi par la honte devant ce vieil homme qui, sans ajouter un mot, m'examinait de ses yeux ardents, la bouche entrouverte comme pour me bouffer.

S'il avait eu mon gabarit, s'il n'avait eu que vingt ou vingt-cinq ans, je t'aurais flanqué mon béret par terre, j'aurais tombé la veste et je lui aurais fait, sans mâcher mes mots : « Eh oh, là !, si t'en as, viens donc en tâter un peu. Ramasse-moi ce béret pour voir ! ». Mais, vu l'homme que c'était, frisant la soixantaine, je n'avais pas trop envie de le provoquer. Et puis si aujourd'hui, il ne veut pas entendre parler de mariage (allez donc savoir pourquoi), peut-être bien qu'avec un peu de patience — il en faut quand on est amoureux — il pourrait bien changer d'avis. Alors on en est restés là. Après m'avoir dévisagé tout à loisir, il a quitté les lieux en frappant les cailloux du chemin de son bâton de houx. Moi, je suis rentré à la maison en gambergeant. J'aurais dû lui en mettre une ? Non, non, tout compte fait, si on devait un jour être beau-père et gendre, si on était appelés à vivre ensemble sous le même toit, autant en avaler une de couleuvre, et sans renâcler — qu'on n'aille pas nous dire ensuite, un de ces quatre : « Vous avez tout de même eu une prise de bec tous les deux ! ».

Le soir même, il y avait un croissant de lune à l'horizon — c'était une tiède soirée de juillet — je me pointe comme d'habitude devant la fenêtre de Martine. D'ordinaire, elle attendait mon signal et elle venait sans tarder. Elle comprenait et se montrait vite fait. Ce soir-là, ce n'était pas encore l'heure, mais j'ai quand même fait le signal. Pas de réaction. Sept heures sonnent. Je m'approche de la fenêtre et j'entends son père crier : « Tu le veux ce... ne me fais pas dire ce quoi... tu le veux ? ». « Pour sûr que je le veux ! ». « Eh bé, prends-te-le, mais ne remets plus jamais les pieds ici, et tiens te le pour dit ! »

À huit heures, toujours pas de Martine. J'étais mal parti.

À l'intérieur, ça discutait toujours, mais de moins en moins fort et, à la longue, je n'arrivais même plus à distinguer un seul mot. Vous croyez que j'aurais dû rester planté comme ça toute la nuit, à attendre que la petite vienne se blottir au creux de mon épaule ?

Bientôt je n'ai même plus entendu le moindre chuchotement. Au coin du feu, la chandelle était morte. Ils étaient tous endormis. J'ai encore fait les cents pas puis, que voulez-vous, je suis rentré à la maison.

Lou sé despuch, a las mediches ores, que-m escadi au pè dou frinestot. Mes, autalèu la porte que s'aubrech e, plouricouse, Martine que-m hè :

— Saube-t Yantin, a nouste nou bolen mey aço. Pay qu'a dit que meylèu que de dechà-m maridà, que-m tuaré d'û cop de destrau !

— Bo, bo, tuà-s la hilhe permou d'amourétes, mes nou bas pas escoutà !

— Que bos que hàssi ! e tournè Martine.

E aco dit, sense mey, que-m barrabe la porte d'û patac. E you, esbaryat, nou sabén mey oun da, que courrouy bères pauses dens la noeyt escore, que biengouy escoutà encoère e ha dou pèc au ras de la frinèste. E, quin la troubats aquère, mes qu'èri hòu, coum s'ère tout aco û sauney, qu'anèy assedé-m au pè de l'espi-blanc a espià lous lugras qui acera hore, e lusiben e perpereyaben...

Quoan, a bèts cops e passi au ras d'aquet arboulet, au cap de tandes ans, que-m balhi ûe sarrade, mes pensat, nou m'y estangui mey.

*Bite bitante, 1937*

Le lendemain soir, à la même heure, je reprends mon poste face à la fenêtre. Aussitôt la porte s'ouvre et Martine apparaît les larmes aux yeux :

— Sauve-toi, Jeannot. Chez nous, on veut plus de ça. Papa m'a dit que plutôt que de me laisser t'épouser, il me trancherait la tête.

— Bah ! tuer sa fille parce qu'elle a un amoureux, tu ne vas tout de même pas croire ça !

— Que veux-tu que j'y fasse ! me rétorque-t-elle.

Sur ces mots, ni un de plus ni un de moins, elle me claque la porte au nez. J'en ai été tourneboulé, je ne savais plus que faire, j'ai couru longtemps dans la nuit noire, puis je suis revenu écouter à la fenêtre, pauvre petit crétin que j'étais. Qu'est-ce que vous en pensez ? J'étais comme fou, c'était comme dans un mauvais rêve. Je suis allé m'asseoir au pied du buisson d'aubépine, perdu dans la contemplation du scintillement des étoiles.

Quand, bien souvent, je repasse devant ce buisson, au bout de tant et tant d'années, j'ai comme un serrement de cœur, mais, vous pouvez m'en croire, je ne m'arrête plus jamais.

Traduit par A. Joly